

**PHILIPPE I^{er} L'ARABE,
EMPEREUR DU MILLÉNAIRE DE ROME (244-249 après J-C)**

Gérard DELAFORGE

Cet empereur romain, dont le principat s'étend de 244 à 249 de notre ère, ne vous est sans doute pas familier. Certainement moins que d'autres, tels Octave Auguste, Caligula, Néron, Trajan, Marc-Aurèle, et même Septime Sévère.

Pourquoi donc vous le présenter? A-t-il mérité cet honneur ?

Je pense que oui, bien sûr, et je vais tenter de le justifier devant vous.

Philippe a été maître de l'empire romain à une date importante de son histoire, son millénaire.



Si de nos jours, nous comptons les années à partir de la naissance de Jésus-Christ, sous l'empire romain le comput avait pour point de départ le jour de la fondation légendaire de Rome par Romulus, le 21 avril de l'an 753 avant J-C.

Par conséquent, celui qui serait empereur en 248 après J-C (et pas avant, les Romains étant gens fort superstitieux) pourrait fêter le millénaire de Rome. Philippe fut cet homme.

Philippe, que les chroniqueurs postérieurs ont surnommé l'Arabe, était en outre originaire de Syrie. Vous serez peut-être étonnés d'apprendre que Philippe l'Arabe y est encore grandement à l'honneur de

nos jours.

Des empereurs romains qui ne soient pas nés à Rome, il y en a eu avant lui, mais ils étaient, au début de l'empire, issus de familles romaines installées en « province ». Trajan (52-117), par exemple, né en Espagne fut de ceux-là. Il y a eu ensuite des empereurs originaires de province et

qui n'étaient pas romains d'origine. On peut bien sûr citer la dynastie des « empereurs syriens », fondée par Septime Sévère (193-211). Ce dernier était né en Afrique, à Leptis Magna (actuelle Libye), et il a fondé une dynastie syrienne par les femmes, qui a donné à Rome plusieurs empereurs : Caracalla (211-217), Geta, Elagabal (218-222), Alexandre Sévère (222-235). Mais le fondateur de cette dynastie, s'il n'était pas romain d'origine, était issu d'une famille romanisée depuis longtemps, qui avait suivi le *cursus honorum* depuis quelques générations, et avait accédé au sénat de Rome.

Ce n'était pas le cas de Philippe. On considère généralement qu'il était le fils d'un chef de tribu bédouine du Hauran, un « cheikh » arabe.

Le contexte géopolitique

Revenons à la fin du dernier des Sévères, Alexandre. Ce dernier a dû faire face à l'est à un nouvel adversaire de l'empire romain. En 232, le royaume arsacide des Parthes qui contrôlait la Perse (Iran actuel) avait été renversé par les descendants des anciens Perses, les Sassanides. Les Parthes ont laissé un très mauvais souvenir aux Romains. Ils ont été leurs adversaires dès leur arrivée en Syrie, et ce pendant près de trois siècles. Ils ont infligé aux Romains une de leurs défaites les plus mémorables, à Carrhae (située en actuelle Syrie du nord-est), en 53 Avant J-C.

Les Romains, battus, y ont perdu toutes les enseignes de leurs légions engagées dans la bataille. Et après celle-ci, les Parthes ont mis à mort le général romain, Crassus, lieutenant du grand Pompée, en faisant couler dans sa bouche de l'or en fusion, dont ils trouvaient celui-ci, paraît-il, trop avide... La flèche de Parthe, décochée par un cavalier en retraite, est aussi entrée à Rome dans le langage courant.

Les Sassanides remplacent donc les Parthes comme principaux adversaires des Romains à l'est. Ils reprennent la vieille ambition des Perses depuis toujours (rappelez-vous les Achéménides Darius et Xerxès) : contrôler le Moyen-Orient depuis les plateaux iraniens et la Mésopotamie (Irak actuel), en commençant par la Syrie et la Cappadoce. Alexandre Sévère avait mené une campagne incomplète contre ce nouvel ennemi des Romains. Sa mort, en 235, alors qu'il est revenu sur le Rhin combattre des Germains menaçant le *limes*, est provoquée par un mécontentement de l'armée. Commence alors une période d'instabilité pour Rome. Ce sera bientôt ce que les chroniqueurs ultérieurs de l'empire devenu chrétien appelleront la période des « trente tyrans », une sorte d'anarchie militaire.

En 235, l'armée remplace donc au Principat le dernier des Sévères par l'un des siens, Maximin, dit le Thrace (originaire de la Bulgarie actuelle),

qui en raison de sa taille et de sa forte stature, est passé rapidement du statut de simple soldat à celui de commandant d'une légion, et plus tard au gouvernement de la province de Mésopotamie. Ce rustre, véritable « paysan du Danube », au sens latin du terme, hait les intellectuels et la noblesse sénatoriale. Il voit des complots contre lui partout et les punit préventivement. En 238, devant cette situation impossible, Maximin doit faire face à une double rébellion.

En Afrique, le 22 mars 238, à Thysdrus (actuelle El Djem, en Tunisie), dans l'amphithéâtre, pendant des jeux du cirque, le peuple se soulève et proclame empereurs le vieux Gordien I^{er} (81 ans) proconsul d'Afrique, ainsi que son fils Gordien II, son légat. Leur « règne » ne durera que vingt deux jours, le temps nécessaire à la III^e Légion Augusta, restée fidèle à Maximin, pour arriver de Lambèse (Numidie, actuelle Algérie) et mater les rebelles. Gordien le fils est tué au combat. Son père se suicide le 12 avril 238 en apprenant la nouvelle. Au même moment, à Rome, le Sénat aussi s'est soulevé et a désigné deux des siens, Balbinus et Pupienus, pour s'opposer à Maximin. Pendant ce temps, Maximin, rassuré sur le sort de l'Afrique, marche depuis le Rhin sur Rome et l'Italie. Il est attardé par le siège de la ville d'Aquilée, ce qui déplaît à ses soldats qui l'assassinent le 24 juin 238. Cela ne profitera pas aux deux empereurs « sénatoriaux ». Ils n'ont pas le soutien du peuple, ni celui de la garde prétorienne, soldats d'élite affectés à la garde des empereurs. Les prétoriens les assassinent à Rome le 29 juillet 238. Rome aura donc son sixième empereur de l'année en la personne de Gordien III, neveu des deux précédents Gordiens, qui avait été élevé au rang de « César » par Balbinus et Pupienus. De Caesar, il devient Imperator et Augustus, à l'âge de 17 ans. Rien ne l'a préparé au principat. Il est une sorte de marionnette entre les mains du préfet du prétoire (chef de la garde impériale en 241), Timésithée, qui lui a fait épouser sa fille, Tranquillina.

Mais à l'est, les Perses Sassanides s'agitent plus que jamais. Comme le souligne André Chastagnol, ces derniers sont dirigés par des souverains nationalistes, fanatiques sur le plan religieux et désireux de reconquérir toutes les régions qui avaient appartenu à Darius huit siècles plus tôt... En 242, Gordien III ouvre le temple de Janus. C'est donc la guerre et l'armée romaine part pour une expédition en Mésopotamie, afin de repousser durablement l'envahisseur sassanide. Antioche, Carrhes et Nisibe sont reconquises. Un triomphe persique est envisagé pour l'empereur.

L'arrivée au pouvoir

Deux ans plus tard, en 244, l'armée romaine, superpuissance de l'époque, avec à sa tête son empereur, Gordien III, est toujours en opération en Orient, embourbée dans des combats en Mésopotamie, l'Irak actuel. C'est alors que l'on apprend la mort de Gordien III, à Cirsesium, sur l'Euphrate. À partir de là, selon les historiens et leur nationalité, les versions divergent.

D'après les Perses, Gordien III est mort au combat, à la tête de ses troupes, dans une bataille contre l'armée perse, remportée par Sapor I^{er} (Shapour), qui commandait en personne l'armée sassanide. Propagande perse ? La question reste posée.

D'après les Romains défavorables à Philippe, le beau-père de l'empereur, Timésithée, est tombé malade (ou a été empoisonné). Après son décès, survenu en 243, Philippe a été nommé préfet du prétoire, par Gordien III lui-même. Il aurait profité de sa position pour saper l'autorité de l'empereur et monter l'armée contre lui. L'armée, ou une partie de celle-ci, aurait déposé Gordien III. Ce dernier aurait été assassiné peu près, toujours dans le camp de base principal de l'armée romaine. Ensuite, comme il fallait bien un chef à tous ces soldats isolés en pays hostile, le préfet du prétoire, Philippe, a été « élu » empereur par les troupes romaines. Cela se passait au début de l'année 244.

Pour les partisans de Philippe, il n'y a eu aucun empoisonnement ni complot dans son avènement à la pourpre impériale. Timésithée est mort de maladie naturelle. Les fièvres sont fréquentes sur les rives du Tigre et de l'Euphrate. Il a bien fallu le remplacer comme préfet du prétoire, et Philippe était le plus compétent. Quand au jeune Gordien (il avait alors 23 ans), on l'a retrouvé mort dans son lit de camp, sous sa tente, un matin. Lui aussi a succombé à un accès de fièvre. Rien que de bien naturel, finalement, dans ces décès, dans des contrées si malsaines pour les occidentaux, pardon, les Romains... Quoi qu'il en soit, dès la nouvelle de la mort de Gordien III connue à Rome, le sénat reconnut Philippe pour prince et lui conféra le titre d'Auguste, et admit, semble-t-il Gordien au rang de « divus ».

Philippe I^{er}

Nous savons relativement peu de choses sur le règne de Philippe l'Arabe. Nos connaissances sur cette période sont en grande partie tributaires d'un ouvrage controversé : *L'Histoire Auguste*, qui traite des empereurs romains aux II^e et III^e siècles. Cette histoire commence par le règne d'Hadrien, en 117 après J-C, et s'achève à la mort de Numérien, le fils de Carus, en 285 après J-C. Elle a été vraisemblablement écrite par un sympathisant du paganisme dans les toutes dernières années du II^e, un

peu avant l'an 400, à une date où l'empire était devenu chrétien. *L'Histoire Auguste* présente une lacune couvrant les années 244 à 260, de la mort de Gordien III à la capture de Valérien par les Perses. C'est fâcheux pour notre connaissance exacte du règne de Philippe. Peut-être a-t-il été victime du fanatisme religieux d'un chrétien qui aurait fait disparaître son histoire trop proche de celles de deux empereurs persécuteurs de chrétiens que furent Trajan Dèce (249-251) et Valérien (253-260). C'était une des hypothèses avancées par André Chastagnol pour expliquer cette lacune.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'il parvient au pouvoir suprême, Philippe l'Arabe est un homme d'âge mûr, que l'on peut estimer entre quarante et cinquante ans. Son nom complet est Marcus Julius Philippus. Né vers la fin du règne de Septime Sévère ou le début de celui de son fils Caracalla, il a accompli toute sa carrière dans l'armée romaine, d'abord dans l'infanterie légionnaire, puis dans la garde prétorienne, jusqu'à y parvenir au plus haut grade. Philippe est né à Bostra, capitale de la province romaine d'Arabie, dans l'antique Trachonitis de la Bible. En grec Trachonitis signifie « région rocailleuse ». C'est la capitale de l'actuel Hauran, région basaltique située à environ 140 kilomètres au sud de Damas, en Syrie. Cette ville a dû sa prospérité dans l'Antiquité au fait qu'elle se trouvait au débouché des caravanes venant d'Arabie. L'empereur Philippe a bien entendu fait tout ce qui était en son pouvoir pour embellir sa ville natale. C'est de son époque que datent la plus grande partie des vestiges romains de Bostra conservés de nos jours. On peut actuellement y voir des maisons d'habitations modernes élevées le long de la voie antique principale de Bostra. Mais cette ville est surtout fameuse pour son théâtre romain, l'un des mieux conservés, avec celui d'Orange. Bostra était aussi le siège de la legio III Cyrenaïca. Bien plus tard, la tradition musulmane assure que c'est dans cette ville que le moine chrétien nestorien Bahira reconnut Mahomet (alors âgé de dix ans) comme étant le prophète attendu.

Qui dit caravane, dit voleurs à proximité. Peut-être pas quarante, comme dans le fameux conte d'Ali Baba, mais les habitants du Hauran antique traînaient derrière eux la réputation peu envieuse, et peut-être pas complètement usurpée, de compter parmi eux nombre de voleurs. Philippe était le fils d'un cheikh, le chef d'une tribu arabe nomade. Il faisait de cette humble origine un complexe d'infériorité, un peu comme Maximin avant lui. Ayant pour lui et sa famille de hautes ambitions (il se serait bien vu en fondateur d'une dynastie), Philippe essaya de rehausser le statut familial. À commencer par celui de son père. Philippe fit donc de ce que l'on pense être la ville natale de ce dernier, Shahba, aussi située dans le sud de la Syrie, à une quarantaine de kilomètres au nord de

Bostra, une ville à la romaine, rebaptisée Philippopolis, avec les deux axes classiques, le *cardo* et le *decumanus*, se coupant à angle droit, comme dans un camp militaire romain. Construite avec le basalte local, Philippopolis fut embellie de murailles, de temples, de thermes et d'un aqueduc. Parmi les temples figurait un « Philippeion » consacré à la famille de l'empereur. Philippe avait en effet fait diviniser son père, Julius Marinus. On peut s'en rendre compte sur les rares et seules monnaies frappées à Philippopolis, sur lesquelles on voit le buste de Julius Marinus surmontant un aigle, représentant Zeus, qui conduit jusqu'à l'Olympe l'être humain qui devient un Dieu lors de son apo théose. Cette ville n'était rien avant Philippe, et ne sera plus rien après son règne. Elle est sortie du désert par la seule volonté d'un empereur romain et n'a existé que le temps de son règne, avant de redevenir la modeste Shahba.

Philippe était désormais empereur, reconnu comme tel par ses soldats. Il avait envoyé à Rome des messagers pour informer le sénat du changement intervenu. Mais un empereur romain ne l'était pas encore vraiment tant qu'il n'avait pas fait son entrée dans la Ville, l'*Urbs*, Rome elle-même. Cette cérémonie s'intitulait l'*adventus augusti*, et donnait lieu habituellement à une commémoration monétaire et à des fêtes. Il fallait bien attendre un peu, parce que pour le moment, Philippe était en Mésopotamie avec son armée, en lutte contre les Perses Sassanides. Sans doute peu soucieux de remettre en jeu contre les Perses son titre tout nouveau d'empereur dans une bataille dont l'issue pouvait paraître incertaine, Philippe préféra traiter avec l'ennemi et obtenir une paix de compromis. Les Romains versèrent 500.000 pièces d'or, cédèrent quelques territoires, promirent le versement de subsides annuels et obtinrent un traité de paix. Moyennant quoi l'armée romaine put retraiter sans crainte d'être attaquée et regagner le territoire de l'Empire. Évidemment, ce traité fut diversement interprété selon les deux camps. Pour les Perses, il s'agissait d'une victoire : les Romains avaient cédé du terrain, et signé une paix au terme de laquelle ils s'engageaient à verser un tribut annuel. Plus tard Shapour, roi des Perses, fera graver dans la pierre un bas-relief le représentant en majesté, sur son cheval, face aux trois empereurs romains qu'il considérait avoir vaincus : Gordien III, Philippe Ier, et Valérien. Valérien (253-260) est le seul empereur romain dont on ait la certitude qu'il fut vaincu militairement par les Perses lors d'une bataille à l'issue de laquelle il fut fait prisonnier, puis conduit en captivité en Perse, où il mourut sans que son fils et successeur, Gallien, ait tenté quoi que ce soit pour obtenir sa libération. Philippe, quant à lui, ne considérait pas le traité signé avec les Perses comme humiliant. Selon lui, il n'avait pas acheté la paix, mais au contraire, il l'avait durablement établie. Pour mieux en convaincre les citoyens de l'empire, Philippe fit émettre une série de monnaies commémorant le courage de l'armée

(*virtus exercitus*), le retour de la paix dans l'empire romain (*spes felicitatis orbis*) et enfin la paix solidement établie avec la Perse (*pax fundata cum persis*). En ce temps-là la communication et la propagande impériales se réalisaient essentiellement par la monnaie. Les principaux ateliers frappant les monnaies d'or, d'argent (il ne s'agissait plus des deniers, mais des antoniniens de moins bon aloi) et de bronze étaient situés à Rome et à Antioche. Dans la partie grecque de l'empire, certaines cités bénéficiaient encore du droit d'émission de menues monnaies de bronze, au premier rang desquelles, Alexandrie, l'ancienne métropole ptolémaïque.

Il n'était pas question dans ces ateliers monétaires de gâcher la matière première. Ainsi une monnaie de bas argent, un antoninien, frappé au nom de Philippe, est manifestement gravée à l'effigie de son prédécesseur Gordien III. Pour réaliser un « coin » monétaire d'avvers, on commençait par graver l'effigie du prince, puis la légende en lettres. L'ouvrier qui gravait ce coin d'avvers pour Gordien, n'a sans doute pas voulu perdre ni temps ni matière première lorsqu'il a appris sa substitution par Philippe II. Il s'est contenté d'insculper la nouvelle titulature du prince.

Quoi qu'il en soit, Philippe ramena son armée sur le territoire romain sans encombre. Ayant franchi le Bosphore avec elle, il dut cependant livrer bataille, avec succès, en Dacie et en Pannonie contre des Barbares, des Quades et des Carpes qui avaient franchi le *limes* (la frontière de l'empire) en profitant de l'absence prolongée du gros des armées romaines engagées contre les Perses. Philippe fit frapper à cette occasion une monnaie célébrant sa victoire sur les Carpes à la légende *victoria carpica*.

Ces Carpes étaient, semble-t-il, une confédération de peuples d'origine germanique.

Le règne

Revenu à Rome dans le courant de l'année 244, Philippe se vit confirmer par le sénat ses titres et prérogatives. Selon ce que l'on peut lire sur les monnaies datées de sa première années de principat, il était *IMP* (imperator), *TRP* (investi de la puissance tribunicienne), *AUGUSTUS* (Auguste), *PM* (*pontifex maximus*, c'est-à-dire chef de la religion romaine) et *PP* (*pater patriae*, ou père de la patrie, selon la terminologie datant d'Octave Auguste). On ajouta à cette titulature *COS* (consul) en 245. Certains pensent pouvoir affirmer que la mention *PM* sur ses monnaies, quand elle est située sous le buste d'avvers et non pas dans la continuité de la titulature, peut signifier *parthicus maximus* ou plutôt *persicus maximus*. Je ne le pense pas. Cela eût quand même été de la part de Philippe une sérieuse exagération. D'autre part, quand on voulait

honorer un empereur, ou un co-empereur, après une brillante victoire militaire, on lui décernait sur les monnaies le titre de *germanicus* (*GERM*, le vainqueur des Germains), *britannicus* (*BRIT*, le vainqueur des Bretons), *dacicus* (*DAC*, le vainqueur des Daces), ou même de *parthicus maximus* (*PART MAX*, le très grand vainqueur des Parthes), mais jamais *G*, ou *B*, ou *D*, ou *PM*. Il existait dans l'épigraphie romaine des conventions dont on ne s'affranchissait jamais. Une mention *PM* dans une titulature a toujours signifié *pontifex maximus*.

Pour ne plus y revenir, signalons que Philippe fut investi une deuxième fois de la puissance tribunicienne en 245, une troisième fois en 246, une quatrième fois en 247, une cinquième fois en 248 et une sixième et dernière fois en 249. De même fut-il consul en 245, une deuxième fois en 247 et une troisième et dernière fois en 248.

Comme signalé antérieurement, son intention était de fonder une dynastie. Philippe était marié à Marcia Otacilia Severa (Otacile Sévère). Tous deux avaient un fils, nommé lui aussi Philippe, et que l'histoire a retenu sous l'appellation de Philippe II. Afin de pérenniser sa famille à la tête de l'empire, Philippe I^{er} fit de son épouse une « Augusta », dès 244. Puis il éleva son fils Philippe, qui bénéficiait jusqu'alors du titre de César (*CAESAR*) et de « prince de la jeunesse » (*PRINCIPI IUVENT*, sur les monnaies) à l'Augustat. Cela se fit en 247. Le jeune Philippe devait avoir entre dix et quinze ans. Cela faisait de lui un co-empereur avec son père. Sur les monnaies, Philippe II est désormais AUG à partir de 247.

Débute alors pour Philippe I^{er} l'Arabe et sa famille une période de tranquillité. Pendant quelques années, de 244 à 247, la situation de l'empire romain semble plus calme.

Quel est le programme politique de l'empereur et quel message veut-il faire passer aux citoyens de l'empire ?

Nous avons essentiellement pour le savoir les monnaies, reflets de la propagande impériale et ambassadrices de la pensée impériale, qui circulaient aux quatre coins du monde romain, et même au-delà.

Son intention est simple. Malgré ses origines obscures, Philippe s'inscrit dans la continuité de l'empire. Il est le digne successeur de ses prédécesseurs. Et pour affirmer haut et fort la noblesse de ses origines (qui ne le sont pas tant que cela...), Philippe va même faire appel à une iconographie très rare dans la numismatique romaine : il représente sur une monnaie la *NOBILITAS* (noblesse) des deux augustes.

Par ailleurs, que veut le peuple romain ? Du pain et des jeux. On le contentera sur les deux points. En premier lieu, Philippe assure à Rome sa subsistance. La flotte frumentaire, que l'on appelait la flotte de

l'Annone, apportera bien à Ostie les blés d'Afrique et d'Égypte. C'est ce que signifie une déesse aux pieds de laquelle on peut voir un « modius » (le modius étant un sac unitaire de mesure pour la distribution de blé aux Romains) et une proue de navire.

D'ailleurs, on peut compter sur les libéralités des deux princes (le père et le fils) dont les distributions frumentaires (gratuites) seront nombreuses. C'est ce que signifie une monnaie représentant une divinité portant une corne d'abondance et un abaque (servant à la comptabilité des distributions), émise pour la deuxième libéralité.

Il en est de même pour une autre monnaie représentant les deux princes assis sur une chaise curule et présidant aux opérations de distribution frumentaire au peuple lors de leur troisième libéralité.

Le peuple ne doit pas se faire de souci. Philippe veille au salut de l'empire. Nous le voyons en 245 assis sur une chaise curule, tenant le sceptre du principat dans la main gauche, et le monde (*orbis*) dans la main droite. Il contrôle donc l'*Urbs* (Rome) et l'*Orbis* (le monde) selon une formule qui sera reprise plus tard par l'Église.

On peut compter sur lui pour assurer la *tranquillitas* de l'empire, semble signifier une déesse tenant une lance de la main gauche et un capricorne de la main droite, sans doute pour rappeler les temps heureux du début du principat, le capricorne étant l'animal zodiacal représentant Octave Auguste.

D'ailleurs, la roue de la fortune a tourné, et c'est le « retour des jours heureux » : tout au moins c'est ce que proclame une monnaie représentant la fortune assise sur sa célèbre roue, à la légende *FORTUNA REDUX*.

Une autre à la légende *FELICITAS TEMPORUM* assure le peuple romain du bonheur de l'époque, même s'il a de bonnes raisons d'en douter...

L'empereur assurera la sécurité du monde romain (*SECURIT.ORBIS*) et promet à tous d'agir avec justice et équité (*AEQUITAS*).

Le bonheur des deux empereurs devait être connu de tous dans l'empire et chacun se devait de faire des vœux dans ce sens : c'est ce que signifie une monnaie à l'inscription *FELICITAS IMPP* dans une couronne de lauriers.

Pour assurer ce vaste programme, l'on pouvait compter sur la bonne santé des deux Augustes (*SALUS AUGG*), pour laquelle il était quand même aussi recommandé de faire des vœux...

De toute façon, l'empire est placé sous la protection de Jupiter (*IOVI CONSERVATORI*). Et que peut-il arriver de néfaste au « grand pontife », qui remplit scrupuleusement ses devoirs religieux et fait souvent brûler l'encens en qualité de chef de la religion romaine ?

Au besoin, une monnaie de son fils rappelle au peuple la piété des deux Augustes (*PIETAS AUGUSTORUM*), en indiquant tous les instruments utilisés dans la religion romaine « officielle », celle héritée des Étrusques, de leurs auspices, haruspices et augures : *lituus* ou bâton, *simpulum*, canthare, patère, couteau, aspersoir...

S'il le faut, on peut aussi compter sur la piété de l'Augusta (*PIETAS AUGUSTAE*) nous dit une pièce montrant Otacile Sévère, un vase sous un bras, en pleine cérémonie religieuse.

Et en véritable matrone romaine, elle sera tout à fait à même de mener sa maison et d'assurer la concorde entre les deux Augustes (*CONCORDIA AUGG*) nous proclame le revers.

Mais l'empire romain, nous l'avons vu, est à cette époque une dictature militaire. Il est donc prudent de s'assurer du soutien et de la fidélité des légions. Il y a par conséquent un nombre important de monnaies qui exaltent l'armée. Sa fidélité tout d'abord. Il y a ainsi plusieurs revers à la légende *FIDES MILITUM* ou *FIDES EXERCITUS* : la fidélité du soldat ou de l'armée, représentant une déesse tenant dans les mains un emblème de légion (enseigne militaire surmontée d'un aigle), ou une ou plusieurs enseignes dites *signa*, arborant les décorations des troupes ainsi honorées.

Mais l'armée fidèle, ou que l'on espère telle, pourra également compter sur le courage de Philippe : *VIRTUS AUG*, symbolisé par le dieu Mars assis sur une cuirasse et un bouclier, tenant de sa main gauche une lance, et de la droite le rameau d'olivier. C'est sans doute l'image la plus parlante du dicton romain *Si vis pacem, para bellum* (Si tu veux la paix, prépare la guerre).

Un peu plus tard, quand Philippe aura fait de son fils un co-empereur, on invoquera cette fois-ci le courage des Augustes (*VIRTUS AUGG*), en les montrant côte à côte sur leurs destriers, ou en montrant Mars ou un soldat en marche vers le combat.

Le courage de l'armée n'est pas oublié. Avec *VIRTUS EXERCITUS* en légende, il apparaît lui aussi sous forme de soldat ou du dieu Mars, en pied, casqué, portant le bouclier de sa main gauche et le javelot (ou pilum) de la main droite.

Dans toute bonne entreprise politique dynastique, il est bon d'exalter le dauphin présumé (si je puis me permettre cet anachronisme). Philippe ne s'en est pas privé. On voit également sur de nombreux revers de monnaies son fils en habit militaire, tenant d'une main une lance et de l'autre le globe symbolisant le monde romain. Il est alors qualifié de *PRINCEPS IUVENTUTIS* (prince de la jeunesse). L'avenir dynastique est ainsi assuré. C'est du moins le message que l'on veut faire passer aux Romains.

Pour préciser encore cette propagande, on voit quelquefois le « prince de la jeunesse », suivi d'un citoyen de son âge

Et enfin gage d'avenir assuré, le prince de la jeunesse est quelquefois représenté en empereur victorieux, un captif vaincu et prisonnier assis à ses pieds. Rappelons que Philippe fils n'est âgé que d'une dizaine d'années...

Le but de la manœuvre est de convaincre urbi et orbi que Philippe et son fils, à la tête de l'armée romaine, sont capables d'être victorieux sur tous les fronts où le *limes* (frontière de l'empire, qui sépare Rome des Barbares) pourrait être menacé. Des victoires, réelles ou supposées, de l'Auguste ou des Augustes (*VICTORIA AUG*, ou *VICTORIA AUGG*), il y en a donc aussi très souvent sur les monnaies : en pied, courant à droite (vers l'est) ou à gauche (vers l'ouest), aussi vite que les légions romaines.

Le but ultime étant d'assurer, avec le maintien de la dynastie, la *PAX AETERNA*, ou paix éternelle. Vaste programme, non encore atteint de nos jours.

Le millénaire

Mais l'un des événements majeurs du principat de Philippe l'Arabe fut de célébrer en 248 le millénaire de Rome. Cette commémoration fut bien évidemment l'occasion d'organiser des fêtes religieuses, sans doute des parades militaires, et de grandioses jeux du cirque, que les Romains aimaient tant. Il y en avait beaucoup tout au long d'une année ordinaire. Pour célébrer la fondation de Rome, il existait des jeux séculaires, à l'occasion desquels, une fois par siècle donc, on commémorait l'acte fondateur de Romulus. Il y en a donc eu en 148 et en 48 de notre ère. Ces

jeux étaient bien évidemment plus solennels. Et on y consacrait pour amuser le peuple, plus d'argent, plus de bêtes sauvages et plus de gladiateurs. Les empereurs romains accordaient beaucoup d'importance à cette célébration. Certains ont été si contrariés d'être au sommet de l'État à un moment où de tels jeux n'étaient pas à célébrer, qu'ils en ont donné quand même. C'est le cas de Domitien, fils cadet de Vespasien et frère de Titus, qui a tenu absolument à organiser des jeux séculaires en 88 de notre ère. C'était quarante ans trop tard, ou soixante ans trop tôt...

Gordien III, lorsqu'il était empereur, et âgé seulement d'une vingtaine d'années, avait raisonnablement pensé que ce serait à lui que reviendrait l'honneur de célébrer les jeux séculaires en 248. Il avait donc fait venir à Rome pour les jeux du cirque un nombre considérable d'animaux exotiques. *L'Histoire Auguste* nous apprend qu'on dénombrait alors à Rome « trente-deux éléphants (dont douze avaient été envoyés par lui-même et dix par Alexandre Sévère), dix élans, dix tigres, soixante lions apprivoisés, trente léopards apprivoisés, dix *belbi* (c'est-à-dire hyènes), mille couples de gladiateurs appartenant à l'empereur, six hippopotames, un rhinocéros, dix lions sauvages, dix girafes, vingt onagres, quarante chevaux sauvages et d'innombrables spécimens de ce genre d'animaux, de races variées, que Philippe offrit ou fit tuer pour les jeux séculaires. Tous ces animaux, tant apprivoisés que sauvages, Gordien les destinait à son triomphe persique. Mais ce vœu qu'il avait fait en faveur du peuple ne fut pas exaucé, car c'est Philippe qui les exhiba tous lors des jeux séculaires dans les spectacles de l'amphithéâtre et du cirque, lorsqu'il célébra l'an mille de la fondation de Rome au cours de son consulat et de celui de son fils ».

De nombreuses frappes monétaires ont commémoré ce millénaire de Rome. Elles ont toutes pour légende de revers *SAECULARES AUGG* (Les jeux séculaires des Augustes). En tout premier lieu, le troisième consulat de Philippe père est célébré par un revers d'antoninien sur lequel figure un cippe ou borne miliare (notre moderne borne kilométrique) portant l'inscription *COS III* (troisième consulat), accompli en 248.

Comme on célébrait la fondation de Rome, il était logique d'émettre une monnaie figurant la louve légendaire allaitant les jumeaux Romulus et Remus. Ainsi fut-il fait.

Une monnaie consacrée à Rome éternelle (*ROMAE AETERNAE*) fut frappée également en 248. La déesse Rome assise sur un bouclier y tient une lance de sa main gauche et brandit une victoire dans sa main droite.

Enfin, un antoninien frappé au nom de Philippe fils représente le soleil éternel, à la couronne radiée et tenant de sa main gauche le fouet lui servant à stimuler les chevaux de son char solaire. Sa légende est *AETERNIT IMPER*, car on est persuadé, bien évidemment, à ce moment-là, que l'empire romain est éternel.

Une autre représentation de ce premier millénaire de Rome, que l'on croyait donc éternelle, apparaît sur un antoninien figurant le temple de la déesse Rome, tel qu'il apparaissait alors sur le forum, sous forme hexastyle avec un fronton triangulaire, et une statue de la déesse au fond du temple. La légende en est *SAECULUM NOVUM*, car on formule des vœux pour le siècle nouveau et le prochain millénaire...

La profusion d'animaux que l'on avait pu voir à Rome, durant ces jeux séculaires, trouva un prolongement dans les émissions monétaires de l'année 248. On peut ainsi voir au revers d'antoniniens frappés cette année-là un lion, une gazelle ou une antilope, un cerf, un hippopotame, une chèvre et même un éléphant sur le dos duquel figure un cornac. On peut d'ailleurs se demander si cet éléphant est là pour les jeux du cirque, ou pour symboliser l'éternité de l'empire romain fêtant son millénaire, avec Philippe en qualité de cornac, c'est-à-dire de guide suprême.

On considère généralement que ces monnaies au « bestiaire » représentent les animaux amenés à Rome pour les jeux qui se sont déroulés lors des festivités du millénaire de la ville. Mais il existe une autre hypothèse qui voudrait voir dans ces représentations animales une vue globale de l'empire et de ses différentes provinces. Selon cette hypothèse, la louve représenterait, bien sûr, la « vieille » Italie ; l'hippopotame l'Égypte, l'antilope l'Afrique sub-saharienne, le cerf, les provinces du nord-ouest, la chèvre les régions balkaniques (on s'attendrait plutôt à la Crète, patrie de la chèvre Amalthée qui nourrit Zeus/Jupiter enfant...), le lion le Moyen-Orient ou l'Arabie (terre natale de Philippe), et sans doute l'éléphant l'Afrique. Cela paraît quand même moins convaincant.

Nous avons passé en revue les principales monnaies de bas argent frappées sous le principat de Philippe à Rome surtout, et secondairement à Antioche. Il nous reste à évoquer quelques émissions dites provinciales. Il s'agissait d'une subsistance des temps où le monde grec était libre, avant la conquête romaine. Ces ateliers monétaires « grecs », qui avaient fait partie des empires Séleucide, Lagide ou Antigonide, avaient encore le droit de frapper de la menue monnaie de bronze, en légende grecque, à usage local initialement, mais qui étaient reçues et acceptées dans tout l'empire. L'atelier d'Alexandrie en Égypte était de ceux-là. Il frappait

encore des tétradrachmes de bronze, qui n'avaient plus rien à voir avec les belles monnaies frappées du temps des Ptolémées. Elles s'inspiraient néanmoins des croyances locales et il est intéressant de noter au revers d'un buste de Philippe l'Arabe, un Zeus-Amon aux cornes de bélier, à la tête surmontée des cornes de vache entre lesquelles figure le disque solaire, symbole d'Isis. Les antiques croyances du temps des pharaons persistaient donc en ce milieu du troisième siècle de notre ère.

Antioche, qui avait été une ville importante du royaume séleucide, et qui était déjà, où le sera bientôt, la deuxième ville du monde romain, frappait encore de belles tétradrachmes d'argent, par décret du Sénat (*SC* pour *senatus consulto*). Y figure au revers, une nouvelle fois, l'aigle impériale. Tout comme à Rome, qui frappe aussi pour la partie orientale de l'empire, avec légende grecque, des tétradrachmes d'argent. Mais est-ce par dérision vis-à-vis de ces Grecs qu'ils ont toujours un peu méprisés? Il me semble que le volatile frappé à Rome ressemble beaucoup plus à un maigre poulet plutôt qu'à un superbe aigle, roi des cieux...

Enfin pour en revenir à cette Syrie qui avait vu naître Philippe, je ne puis oublier une monnaie provinciale frappée au nom d'Otacilie Sévère, l'épouse de Philippe et la mère de Philippe II. Celle-ci a pour légende de revers *COL IUL AUG HEL I O M H*, soit *COLONIA JULIA AUGUSTA HELIOPOLITANA JUPITER OPTIMUS MAXIMUS HELIOPOLITANUS* (Colonie Julia Augusta d'Héliopolis, Jupiter le très grand meilleur d'Héliopolis). Elle représente le temple de Jupiter à Héliopolis (Baalbeck ou Balbek, Liban actuellement, Syrie dans l'antiquité). On peut y voir le temple dodécastyle de Jupiter placé sur une éminence, avec un escalier monumental, deux portiques latéraux et au centre un cyprès. Au pied du temple figure un autel posé sur une base. Ce temple est encore visible à Baalbeck, avec celui du soleil qui est mieux conservé.

Mais cette histoire devait avoir une fin. Malgré toute la propagande déployée par Philippe, les empereurs, pas plus que les empires, ne sont éternels.

Fin de règne

Dans le courant de l'année 248, il semble qu'une révolte se soit produite en Orient. Philippe avait paraît-il confié le gouvernement de la Syrie à son frère Priscus. Celui-ci s'avéra être un administrateur trop dur. Dans la région, cela mécontenta une légion qui se mutina et éleva son général à l'Augustat, un certain M. Fulvius Rufus Iotapianus (ou Jotapien). Jotapien se prétendait descendant d'Alexandre Sévère, qui avait été empereur vingt cinq années auparavant. Cette révolte aurait concerné

une partie de la Cappadoce et de la Syrie au nord d'Antioche, à proximité de l'antique royaume de Commagène. Les monnaies de Jotapien y auraient été frappées à Nicopolis. Mais peu de temps après son élévation au principat, Jotapien fut assassiné par ses propres soldats, qui rentrèrent dans le rang. Cela constituait pour Philippe un premier avertissement.

Au début de l'été 248, c'est sur le Danube que les choses bougèrent. On a vu que les Barbares, Quades et Carpes, franchissaient épisodiquement le *limes* pour des expéditions de pillage. Plusieurs légions s'estimant mal soutenues par le pouvoir central qui était en train de fêter le millénaire de Rome se soulevèrent en Mésie supérieure (actuelle Serbie), à Viminacium. Elles proclamèrent empereur leur commandant, en l'élevant à l'Augustat. Ce dernier s'appelait Tiberius Claudius Marinus Pacatianus (Pacatien). Pacatien frappa monnaie à Viminacium. Suffisamment longtemps pour émettre au début de l'année 249 une monnaie célébrant l'an mille un de Rome...

Philippe riposta à cette rébellion en envoyant depuis Rome son préfet du prétoire (chef de la garde prétorienne), Trajan Dèce (Trajanus Decius), prendre le commandement des légions de Pannonie pour mater les troupes de son compétiteur déclaré. Mais avant l'arrivée de Trajan Dèce, les propres soldats de Pacatien avaient assassiné ce dernier. La révolte de Pacatien, comme celle de Jotapien, avait donc fait long feu. Mais elle devait indirectement provoquer la chute de Philippe. En effet, les légionnaires rebelles qui avaient tout d'abord soutenu Pacatien se tournèrent alors vers Trajan Dèce. Lequel venait de voir son prestige augmenté auprès de ses propres soldats, après une succession de victoires remportées sur des Goths, Germains et autres Carpes qui avaient profité de la situation troublée dans le camp romain pour franchir, une nouvelle fois, le *limes*. En juin ou juillet 249, les anciens soldats de Pacatien forcèrent Trajan Dèce à prendre la pourpre, sous peine de le mettre à mort. Dans de pareilles conditions, on ne refuse pas l'empire... Trajan Dèce était originaire de Budalia, une ville de Mésie inférieure (Bulgarie actuelle). Tôt dans sa carrière, il avait atteint le rang sénatorial, et avait été gouverneur de Mésie inférieure dans les années 234-238. Il envoya des messagers à Rome auprès de Philippe pour tenter de lui expliquer sa situation. Peine perdue. À Rome, l'empereur Philippe rassembla toutes les troupes disponibles autour de lui, et marcha en personne avec son armée vers le nord de l'Italie. Depuis la Mésie supérieure, Trajan Dèce marcha avec ses troupes à travers la Pannonie et envahit le nord de la péninsule italienne. En septembre 249, la bataille décisive entre les deux compétiteurs eut lieu près du lac de Garde, à proximité de Vérone. Philippe et son fils trouvèrent la mort au cours de la

bataille, perdue par les soldats de Philippe. On était en 249. Trajan Dèce restait maître incontesté de l'empire romain. Il devait se maintenir au pouvoir suprême de l'empire jusqu'en fin 251, et mourut au combat contre les Goths lors de la bataille d'Abritus. C'était la première fois dans l'histoire de l'empire romain qu'un de ses empereurs trouvait la mort au combat contre des Barbares. Un autre général romain devait lui succéder. Mais Trajan Dèce est sans doute mieux connu dans l'Histoire pour avoir mené une rigoureuse persécution contre les Chrétiens, au cours de laquelle le Pape Fabien perdit la vie.

Tout cela s'est passé il y a bien longtemps. Philippe l'Arabe n'a pas laissé un souvenir impérissable dans l'histoire de Rome. Il inaugure pratiquement la période d'anarchie militaire connue sous le nom d'« époque des trente tyrans », qui ne se stabilisera durablement qu'à partir de l'empereur Aurélien.

La répétition de l'histoire

Pourquoi me suis-je intéressé à lui ? Au début, c'était sans aucun doute à cause de la coïncidence de son principat avec le millénaire de Rome, et de l'attrait de son riche programme iconographique monétaire animalier. Mais je me suis rendu compte par la suite que cette époque et cet empereur présentaient de singuliers points communs avec la nôtre. L'Histoire ne se représente bien sûr jamais deux fois de la même façon. Mais comment ne pas voir un parallélisme historique avec notre actualité internationale, entre un champion du monde occidental, Rome, menant une guerre au Moyen-Orient, en Mésopotamie (Syrie et Irak actuels) et s'opposant à une Perse (Iran actuel) dirigée par des chefs militaires et religieux nationalistes, « fanatiques » (disait André Chastagnol) et aux visées expansionnistes, maîtrisant à merveille l'art de la propagande ? Cela ne vous rappelle-t-il pas de nos jours la lutte des États-Unis en Irak, et son opposition à l'Iran ? Et le retrait des troupes romaines obtenu en versant des subsides importants, présenté par Philippe comme l'obtention d'une paix éternelle (*Pax fundata cum Persis*) ne ressemble-t-il pas comme deux gouttes d'eau au retrait américain d'Irak, effectif puisqu'il n'y aurait plus rien à faire dans ce pays « stabilisé », après des versements de millions de dollars ? Il n'est pas jusqu'au Président des États-Unis, Barak Obama, avec lequel je ne me sente autorisé à faire un parallélisme avec Philippe l'Arabe. Philippe était Arabe et n'avait jamais été sénateur avant de parvenir au Principat et de se retrouver à la tête de l'empire le plus puissant de son époque. On peut dire qu'il a connu un parcours atypique et improbable. N'en est-il pas de même pour Barack Obama, président du pays le plus puissant de la planète actuellement ? Lui non plus ne semblait pas prédestiné à parvenir à la plus haute

marche du pouvoir, n'étant pas « wasp » (White, anglo-saxon, protestant), c'est-à-dire blanc, anglo-saxon et protestant, condition pourtant nécessaire pour être assuré du succès dans son pays.

Quelques traces de Philippe I^{er}

Que reste-t-il de Philippe l'Arabe aujourd'hui ?

D'abord ses monnaies. Celles-ci nous permettent de reconstituer l'essentiel de sa vie et de ses actes.

Il nous reste du point de vue archéologique une très belle tête de lui, conservée au musée de Shehba-Philippopolis en Syrie, et un très beau buste en marbre conservé dans les salles romaines du musée du Vatican à Rome.

Au Louvre se trouve une statue en pied de son épouse, Otacilie Sévère. Cette statue intéresse l'histoire de Toulon. Elle avait été ramenée au début du XX^e siècle de Tunisie, après avoir été trouvée dans les fouilles françaises de Carthage. Elle se trouvait dans les soutes du cuirassé *Liberté* quand celui-ci explosa dans la rade de Toulon le 25 septembre 1911, il vient tout juste d'y avoir cent ans, à cause d'un accident lié à la poudre B. Des fouilles sous-marines de sauvetage alors pratiquées ne permirent de retrouver que le corps de l'impératrice Otacilie, mais pas sa tête. La tête a été trouvée, remontée à l'air libre, nettoyée et expédiée à Paris il y a quelques années, après avoir été séparée pendant plus de quatre vingt ans du corps auquel elle appartenait.

Au nord-ouest de l'Iran se trouve le bas-relief déjà évoqué par lequel le roi perse sassanide Shapour I^{er} affirme sa puissance et revendique sa victoire sur trois empereurs romains : Gordien III, Philippe l'Arabe et Valérien. Seuls les deux derniers sont représentés sur un bas-relief situé à Naqsh-i-roustam.

La période se prête peu aux voyages touristiques en Syrie et au Liban. Mais les travaux accomplis par Philippe pour Shahba-Philippopolis, ainsi que Bostra, Baalbek et Jerash (antique Gerasa, au nord de la Jordanie, entre Amman et Irbid) peuvent vous donner un aperçu de l'éclat de la civilisation romaine dans cette partie orientale de l'empire.

Enfin et surtout, il est un pays qui n'a pas oublié que Philippe fut l'un de ses fils, et qu'il est parvenu à la plus haute marche de la hiérarchie de l'empire romain : c'est la Syrie. Le parti Baas au pouvoir actuellement en Syrie a mis en avant la plupart des gloires nationales sur ses billets de banque. Philippe a été ainsi mis à l'honneur en deux occasions. En 1998, le buste de Philippe l'Arabe figure sur l'avvers du billet de cent livres syriennes, à côté d'une vue du théâtre romain de Bostra.

En 2009, ce même théâtre figure avec une porte de la ville sur l'avvers du nouveau billet de cent livres syriennes. Au revers figure une représentation de Philippe l'Arabe sur une monnaie romaine antique. Ainsi finissons-nous par la numismatique moderne ce que nous avons commencé par la numismatique antique.